



Critique fiction



Le Festin au crépuscule,
MARIE-CLAIRE BLAIS,
éd. du Seuil,
296 p., 19 €.

Auteur d'une trentaine de romans, parmi lesquels *Soifs* (1995) et *Aux jardins des acacias* (2014) publiés en France au Seuil, la Québécoise **Marie-Claire Blais**, née en 1939 et installée aux États-Unis (en Floride) depuis 1963, écrit aussi pour le théâtre.

Dans le tourbillon de leurs vies

Invité à un colloque international, un écrivain attend ses pairs. Durant cette phase de latence, il est assailli par d'innombrables visions, émanant d'autres existences. **Par Juliette Einhorn**

Huitième opus d'un cycle romanesque qui porte le monde à bras-le-corps, *Le Festin au crépuscule* est un livre-phrase. S'y inviter, c'est se laisser traverser par un océan de voix, de Rome à Manhattan ou à Key West. Le principe narratif de cette fresque cosmogonique ne change pas : le lecteur est emporté dans des destins parallèles qui s'entrecroisent – l'unique point est celui, final, de la page 287. Dans ce banquet, chaque personne raconte à la troisième personne un bout de la vie de son voisin. Mais cette chorégraphie proluxe a un point de fuite et un point de chute : Daniel, qui vient d'arriver en Écosse pour assister à la dixième édition d'une conférence internationale d'écrivains. En attendant l'arrivée de ses comparses, il écrit le texte de son allocution, communique avec ses enfants, passe du bar à sa chambre, gagné par cette latence propre à l'imminence d'un événement. De ces réminiscences, germées en quelques heures, jaillissent peu à peu des dizaines d'existences qui elles-mêmes se ramifient et prolifèrent.

Car les autres écrivains semblent retardés, et Daniel, tout en discutant avec Eddy, le barman, ou en écrivant des mails à sa fille, est envahi par une « fulguration d'images » : « Et même s'il savait qu'il rêvait, [il] ne pouvait secouer cette rampante couverture des mauvais rêves sur laquelle glissait son corps. » Monte en lui un déchaînement de visions, étoffe bigarrée où le souvenir se fond dans le songe, où les plus sourdes angoisses cognent à la vitre du rêve pour démontrer leur possible efficacité : des enfants se prostituant la



Marie-Claire Blais, à Paris, en 2014.

nuit dans les rues de Bogota, la « ronde de leurs corps affamés », une femme debout devant un char d'assaut, ses deux fils morts à ses pieds, etc. Dans cette bobine surréelle, les conversations avec ses enfants lui reviennent, emmêlées à des images d'inconnus ou d'amis : son fils Augustino, écrivain à fleur de peau dont il est sans nouvelles, son ami Rodrigo, poète venu du Brésil...

Ce ressac est la matière première du livre, envoûtante psalmodie : « Daniel avait l'impression d'avoir entendu la voix de Mère, n'était-ce pas elle dans son chandail rose, le temps d'un songe qui n'avait peut-être pas même duré une seconde, comme si Mère eût été là près de lui, dans cet espace vide où il n'attendait personne, mais peut-être nos disparus aimaient-ils ces espaces vides où ils pouvaient entrer. » Ce tricot de vies sourd du corps de Daniel et de sa conscience hospitalière, « simultanéité flottante » soudain prête à accueillir l'historiographie du monde entier. Retard, annulation,



accident ? Les écrivains n'arrivent décidément pas, et cette expectative inquiète vient alimenter la prolifération de plans-séquences qui assaille l'écrivain en une « surabondance multipliée ». Le voici habité par la chair des autres, par la « lancinante réalité de leur présent » : « Sans doute se chargeait-il de la mémoire des autres, en était-il écrasé, opprimé, accablé, les épaves de milliers de rêves d'inconnus venaient s'emparer de sa mémoire, et il ne parvenait plus à s'extraire de ce cauchemardesque fusionnement, de cet inextricable fourbi d'images hostiles. »

On suit donc par intermittence la transsexuelle Victoire, ancien soldat et femme en devenir, à qui le monde fait payer sa liberté, son « déchirement d'être deux dans un seul corps » ; Angel, enfant sidéen, que son père et son école ont chassé par peur de la

**L'écho de
« drames qui
ne sont pas
les nôtres ».**

contamination ; le « dessin de vie qui est dissimulé » dans la symphonie de Fleur, « récit chanté, opératique, du naufrage de sa jeunesse ». Mais, si Victoire, Angel, Fleur sont en route vers eux-mêmes, vers un apaisement, ils sont le point aveugle d'un arrière-plan de malheur et de désolation,

de « scènes de massacre » dont Daniel est « l'acteur et le supplicié ». Il se retrouve coincé entre « le fleuve des exécutés dont la terre ne gard[e] que le silence » et les « âmes impénitentes qui assassinent les autres et percent nos rêves ». Comment n'habiter que sa propre conscience, quand tant d'autres nous côtoient ? Puisque la mort et le crime sont partout, semble nous dire Daniel, ignorer leur principe actif ne fait-il pas de nous aussi des bourreaux ? « Nos nuits lentement nous assassinent », dit-il des écrivains, et il ne faut pas rester sourd à cette « inconsciente dérivation ». Comment, en tant qu'écrivain, se faire le prisme éclairant du monde ? En faisant jouer l'écho de « drames qui ne sont pas les nôtres », bien sûr, mais ne faut-il pas, aussi, mettre à jour la mécanique funèbre des bourreaux et ce qui lui préside ? Daniel a soudain l'intuition, en rêve, qu'« aucun de ces écrivains attendus ne serait là ce soir ni demain, écrivains chinois, vietnamiens, nigériens, iraniens, on avait abattu leur avion au-dessus des côtes d'Irlande ». Songe, réalité ? Si les polarités du rêve et du réel, dans sa psyché, s'interpénètrent depuis son arrivée, n'est-ce pas que le monde est en plein basculement, que le cauchemar a fait main basse sur la réalité ? Au lieu de venir se fracasser sous les yeux de Daniel, il est passé par un canal plus souterrain, hypothétique. La prémonition de Daniel, qui sous-tend tout le roman, apparaît alors curieusement comme un refuge momentané. Non encore avérées, ses divagations étaient, au fil des pages, encore réfutables, se dotant graduellement, d'une image à une autre, de contours saisissables. Devant cette hésitation du pire, Daniel partira se promener en forêt, jusque dans la « chapelle du souvenir » de poètes suicidés ou fusillés.

Fût-il présage, rétrospection ou cri de peur, cet envoûtant songe-roman suggère que la catastrophe a toujours déjà existé, même avant de survenir. Et qu'il ne faut pas pour autant en faire une hydre terrifiante, mais l'embrasser. ●